

ÉNIGMES ET MYSTÈRES DANS LE *CONTE DU GRAAL* DE CHRÉTIEN DE TROYES

Le premier grand romancier français, Chrétien de Troyes, nous a laissé (peut-être dans les années 1182-83) une oeuvre inachevée : le *Conte du Graal*. Plus que tout autre, un texte incomplet pose de graves problèmes d'interprétation. Quel sens l'auteur voulait-il donner à son oeuvre ? Des deux personnages successifs qui se trouvent sur le devant de la scène, Perceval et Gauvain, lequel devait passer au premier plan dans l'esprit de l'auteur et apparaître comme le véritable héros du récit ? Les critiques ont hésité sur ce point important. Le sens d'une oeuvre inachevée se dérobe, en effet. De surcroît, l'auteur d'un roman d'aventures retarde toujours le plus possible le dénouement. Au dernier vers du texte, au vers 9234 dans l'édition de W. Roach, nous ne sommes point renseignés sur la signification de l'oeuvre. Chrétien accumule-t-il des aventures sans fil directeur ? C'est peu vraisemblable. Si son propos était de ramener un héros au château du Graal pour triompher de l'épreuve et poser les questions, pourquoi attendre si longtemps pour le faire ? Pourquoi prendre tour à tour comme personnage principal Perceval et Gauvain ? Lequel des deux doit finalement triompher ? Telle est la première difficulté qui se présente.

Second obstacle capital : au coeur du roman se trouve une scène particulièrement énigmatique, la scène du graal, sur laquelle depuis longtemps les érudits ont présenté une foule d'interprétations différentes, voire contradictoires. Pour rendre compte de cette scène ils ont avancé des théories chrétiennes ou celtiques, des explications symboliques et allégoriques, invoqué la christianisation des Juifs, la reconquête de la Terre Sainte, des croyances venant de la Perse ancienne, des idées cathares, des conceptions alchimiques, etc. On n'en finirait pas d'énumérer les hypothèses, parfois habiles, souvent téméraires, voire déraisonnables, qui ont été appliquées au graal et à la lance qui saigne. A vrai dire, ce n'est pas le seul passage mystérieux de l'oeuvre. Il y en a d'autres, comme la découverte de son identité par Perceval ou bien l'annonce que la lance qui saigne détruira un jour le royaume de Logres. Mais la scène du graal est peut-être l'endroit du récit où s'accumulent le plus d'obscurités. Celui qui réussirait à élucider quelques-unes de ces énigmes ferait progresser notre compréhension de l'oeuvre. C'est dans cet esprit, dans cet espoir que je tente aujourd'hui l'examen du texte.

Troisième gêne pour la lecture du texte : la prolifération extrême, on peut dire excessive, des conjectures présentées sur le graal. Rien n' a retenu ni arrêté l'imagination profuse des critiques modernes dans leur débauche, dans leur délire d'hypothèses invérifiables. Nous sommes dès lors encombrés par une masse énorme de publications souvent dénuées de preuves et de raison qui depuis un siècle, mais surtout depuis la Première Guerre mondiale, tentent d'imposer au texte des idées toutes faites, des a priori, des rêves très subjectifs. Pour interpréter aujourd'hui le *Conte du Graal* il faut revenir au texte, s'occuper du texte, de tout le texte, et aussi savoir résister aux idées séduisantes des mauvais guides.

A vrai dire, au Moyen Age déjà, des Continueurs en vers ont prolongé et sans doute déformé le roman de Chrétien. Les trois rédacteurs de la *Première Continuation*, de la *Deuxième Continuation*, enfin Manessier auteur de la *Troisième* et dernière *Continuation* ont rédigé ensemble une masse de plus de 42.000 vers, exactement 42.668 au terme de la *Continuation* de Manessier dans l'éd. de W. Roach (t. V, p. 343), si du moins l'on se fonde sur la rédaction la plus longue.

Il serait naïf de vouloir appliquer systématiquement au *Conte du Graal* les interprétations des Continueurs et de croire que la création ambiguë de Chrétien peut s'expliquer de cette façon. Au plan méthodologique ce serait fâcheux de prétendre tirer de textes postérieurs la structure et le sens d'un texte plus ancien. Il faut prendre garde à ne pas confondre les oeuvres et les temps. Le roman de Chrétien n'est pas la *Première Continuation* ni la *Deuxième* ni celle de Manessier. Dans la *Première Continuation* le graal est présenté comme une relique des premiers temps du christianisme, comme un souvenir émouvant de la Crucifixion du Christ. Il n'en est rien, à mon avis, chez Chrétien. Le sens du *Conte du Graal* ne peut être découvert en lisant purement et simplement les successeurs d'un romancier champenois. Mais il peut y avoir chez les Continueurs des éléments de structure importants, des traits archaïques qu'ils ont maintenus et préservés et dont il est permis de se servir pour comprendre l'oeuvre de leur prédécesseur, à condition, toutefois, que le texte du *Conte du Graal* s'y accorde et que les obscurités en soient éclaircies. A mon avis, la fin de la dernière *Continuation* nous donne une information capitale sur le sens du récit de Chrétien. Chez Chrétien Perceval était destiné à revenir au château du graal et, après avoir triomphé de l'épreuve, il devait devenir à son tour le roi du château. Je voudrais essayer de le montrer aujourd'hui. Naturellement je

ne prétends pas éclaircir tous les mystères de l'oeuvre de Chrétien. Il y a des obscurités qui résistent ! Mais sur quelques énigmes il me semble qu'on peut écarter des erreurs d'interprétation et jeter une certaine lumière. Tentons l'aventure !

I LES PRINCIPAUX PROBLÈMES DE L'OEUVRE

Il n'est pas possible de s'arrêter longuement sur les points mineurs du début du roman, qui ne sont pas irréductiblement obscurs. Mentionnons-les assez rapidement.

1) Perceval élevé au fond des bois

Chrétien passe vite sur les malheurs qui ont amené la mère de Perceval, la Veuve Dame, à s'éloigner du monde et à s'installer dans un manoir isolé au coeur d'une forêt. Nous apprendrons plus tard, après la mort de cette femme, qu'elle avait des parents au château du Roi Pêcheur, qu'elle n'était pas seule au monde. Pourquoi s'est-elle ainsi retirée loin des autres ? On ne nous le dit pas. Mais on peut deviner que le récit veut montrer qu'un jeune homme gauche, mal élevé, mal dégrossi, qu'un Simple, sorti du fond des bois, peut accomplir des prouesses extraordinaires et réussir là où des chevaliers confirmés de la Table Ronde échouent. Le premier exploit, la victoire sur le Chevalier Vermeil, le fait voir clairement. Perceval est promis à un très haut destin. Comme Jean Marx l'avait bien compris, le personnage du Simple est toujours un héros prestigieux. L'auteur voulait pour protagoniste un Simple. Il fallait dès lors que son éducation fût sommaire et qu'il fût élevé dans les bois. L'éloignement de la mère de Perceval et son installation dans un manoir isolé à l'écart du monde civilisé étaient nécessaires.

2) Liens de parenté

Au début du texte nous ignorons la parenté du héros avec la famille qui se trouve au château du graal. Nous l'apprendrons assez tard par la bouche de l'ermite. Ce lien familial a naturellement un sens. Il suggère d'abord que Perceval n'est pas un étranger dans le château mystérieux, ensuite qu'il a vraisemblablement une tâche à accomplir en rapport direct avec le château du graal. Nous examinerons cette question un peu plus

tard. Dans l'immédiat nous notons l'appartenance du héros à ce lignage royal.

3) L'arrivée de Perceval au château du graal

Elle ne se fait ni facilement ni naturellement. Le château est situé dans un endroit très écarté. Il n'est pas facile à voir, étant situé non point sur un piton, mais au fond d'un vallon. Plusieurs détails habilement mentionnés par Chrétien suggèrent que le château est difficile d'accès, sans doute qu'il est inaccessible au premier venu. Sans les indications données par le Roi Pêcheur, Perceval ne l'aurait sans doute pas trouvé. M. Delbouille et J. Frappier ont eu jadis un débat au sujet de ce château, le premier déclarant que cette demeure est tout à fait réelle, le second qu'elle est féerique ¹. Le fait que Perceval de prime abord, du haut de l'éminence, n'aperçoive rien, les réflexions de la cousine plus tard sur le caractère désert de l'endroit, ensuite la disparition soudaine des habitants du château après l'échec de Perceval, tout cela suggère que l'on a affaire à un château habituellement invisible et inaccessible, sauf au héros élu que l'on attend. Le Roi Pêcheur a dit : *Je vos herbergerai anuit* (éd. Roach, v. 3021) "Je vous hébergerai ce soir". Voilà une invitation très claire et très nette. On souhaite la venue de Perceval. Avant même que notre héros arrive au château du graal, des éléments troublants donnent déjà une certaine profondeur mystérieuse au récit.

4) Intérieur du château

L'aspect du château mérite quelques commentaires. Plusieurs critiques ont voulu y trouver un sens. W. Nitze a cru que cette salle carrée devait être mise en relation avec la salle des festins celtiques ². Au contraire Urban T. Holmes et Sister M. Amelia Klenke ont voulu y voir

¹ Voir M. Delbouille, "Réalité du château du Roi-Pêcheur dans le *Conte del Graal*", dans *Mélanges René Crozet*, Poitiers, 1966, p. 903-913; J. Frappier, "Féerie du château du Roi-Pêcheur dans le *Conte du Graal*", dans *Mélanges Jean Fourquet*, Paris, 1969, p. 103-117.

² W. Nitze "Le 'Bruiden' celtique et le château du Graal" dans *Romania*, t. 75, 1954, p. 231-240.

un souvenir du Saint des Saints du Temple de Salomon³. Ces rapprochements ne sont guère admissibles. Il y a toujours eu des salles carrées au Moyen Age et aussi des salles rectangulaires. On ne peut en tirer argument sur les sources du roman de Chrétien.

Les vraies raisons de s'étonner sont ailleurs : la salle de réception, au lieu d'être à l'intérieur de la tour, se trouve devant elle (éd. Roach, v. 3051) et d'autre part elle est précédée de *loges* (v. 3051), qui posent problème. Si le mot ici désigne une galerie couverte et ouverte sur l'extérieur, ce n'est pas une pratique architecturale habituelle au XIIe siècle. Serait-ce une invention personnelle de Chrétien pour donner un aspect singulier à ce château ? C'est la seule explication que je puisse avancer. Deuxième bizarrerie : la cheminée centrale, entourée de colonnes, au milieu de la pièce, et non contre un mur. Troisième sujet d'étonnement : les dimensions prodigieuses de la salle, qui est capable de contenir 400 hommes. Ici Chrétien manie l'hyperbole sans retenue ! Mais il semble qu'on ne puisse pas tirer des conclusions de ces détails, sans doute dénués de signification.

5) L'infirmité du Roi Pêcheur

Dans la scène du graal nous découvrons que l'hôte de Perceval est impotent et qu'il est incapable de marcher. Il n'est pas assis sur une chaise, mais couché sur un lit au milieu de la salle (v. 3075). Attitude surprenante. Peu après, la cousine nous apprend que ce personnage est infirme, qu'il a été blessé dans une bataille par un javelot en plein milieu des *cuisses* dit le ms. *T* (v. 3509-520), des *jambes* disent les mss. *H, L* et *R*, des *hanches* selon les autres mss (éd. Hilka, v. 3513).

Sur ce roi *mehaigné* les érudits ont ardemment disputé. M. Delbouille dans un article intitulé "Les *hanches* du Roi-Pêcheur et la genèse du *Conte del Graal*"⁴ a présenté de forts arguments philologiques pour faire valoir que les *hanches* ne sont pas les organes sexuels et que l'on ne peut soutenir, comme l'ont fait de nombreux partisans de la thèse celtique, que le coup qui a frappé le roi l'aurait privé aussi de sa virilité.

³Urban T. Holmes et M. Amelia Klenke, *Chrétien, Troyes and the Grail*, Chapel Hill, 1959.

⁴Dans *Festschrift Walther von Wartburg*, Tübingen, 1968, p.359-379.

Ce faisant, M. Delbouille s'oppose à ce qu'avait soutenu dans une brève note Cl. Brunel ⁵.

Dans le dernier article qu'il a rédigé, mais qu'il n'a pas eu le temps d'achever ⁶, J. Frappier a combattu cette interprétation. A ses yeux *parmi* signifie non pas "à travers", mais "par le milieu" et le Roi Pêcheur serait du coup non seulement paralysé, mais atteint dans ses organes sexuels. Pour ce savant le mot *hanche* a pu désigner en ancien français à la fois les hanches, mais aussi les reins, la région lombaire et le haut des cuisses. La maladie du roi entraînerait la stérilité du pays.

Cette dernière interprétation fort habile est malheureusement contredite par le texte même de Chrétien. Jamais il n'est dit dans le *Conte du Graal* que le royaume soit devenu une *gaste terre*. Cela apparaît pour la première fois chez les successeurs de Chrétien, dans l'*Elucidation*, qui est un prologue tardif, ajouté dans le ms. de Mons et dans la *Première Continuation* ⁷. Chez Chrétien, lorsque Perceval approche du château du graal ou bien le lendemain matin lorsqu'il quitte la demeure du Roi Pêcheur, la végétation est tout à fait normale. Le mot de *gaste forest*, qui signifie d'ailleurs "forêt désolée", et non "forêt stérile" ⁸, ne se rencontre qu'au vers 2959 du *Conte du Graal* (éd. Roach) et s'applique à l'endroit où vit la mère de Perceval. De toute manière, comme le Roi Pêcheur ne semble pas marié, il ne saurait avoir de descendants. Mais sa blessure dans notre texte n'a aucune incidence sur la fécondité du pays. Simplement elle empêche le roi de remplir sa mission de guerrier. Elle fait de lui un roi "fantôme", un *rex inutilis*, comme l'a justement dit Edward Peters ⁹. Même si l'on peut hésiter sur la partie exacte atteinte par le coup de javelot, il n'y a donc pas de véritable mystère ici.

⁵ Cl. Brunel, "Les hanches du Roi-Pêcheur", dans *Romania*, t. 81, 1960, p. 37-43.

⁶ J. Frappier, "La blessure du Roi-Pêcheur dans le *Conte du Graal*" dans *Jean Mirahi Memorial Volume, Studies in Medieval Literature*, Columbia, 1977, p. 181-196.

⁷ Voir éd. Hilka, *Der Percevalroman von Christian von Troyes*, Halle, 1932, p. 419, v. 90-99 et l'éd. de la *Première Continuation* de W. Roach, vol. III, 1, Philadelphie, 1952, p. 495, v. 7716-46 des mss. *ASP*.

⁸ Voir les exemples cités dans le dictionnaire de Tobler-Lommatzsch, IV, 205 et les traductions données *öde, wüst, verlassen* "désert, inculte, abandonné".

⁹ Voir le bon livre d'E. Peters, *The Shadow King, "Rex inutilis" in Medieval Law and Literature*, Yale Univ. Press, 1970.

6) Le don de l'épée à Perceval

Dans la salle du château où Perceval est reçu, un premier événement curieux se produit : la remise au héros d'une épée par le Roi Pêcheur (v. 3145-57). Faut-il la qualifier de merveilleuse en déclarant qu'elle a été faite par un forgeron exceptionnel, qui ressemble à un magicien, un certain Triboet ou Trébuchet, dont on apprendra le nom et les mérites un peu plus tard ? Assurément le forgeron ici a quelque chose de surnaturel comme Wieland dans les traditions germaniques ou bien d'autres "maîtres du feu" dans les mythologies les plus diverses, tel Héphaïstos dans le monde antique¹⁰. Mais l'essentiel n'est pas là, puisqu'on nous dit un peu plus loin que cette épée se brisera dans un combat décisif (v. 3660-63). Elle fera donc défaut à Perceval au moment où il en aura le plus besoin. Dès lors cette arme est inquiétante. Comme ce combat n'est décrit nulle part, il est vain de spéculer à son sujet. Observons simplement que cet épisode a deux significations évidentes : d'abord, Perceval est reconnu comme un héros exceptionnel par le Roi Pêcheur. Le don le montre. Ensuite Perceval devra se servir de cette épée dans un combat qui concerne sans doute son hôte. Sinon, on ne comprendrait guère les raisons cachées de ce don. Cette hypothèse semble la seule qui puisse apporter une justification au présent.

7) Le cortège qui traverse la salle

Le moment essentiel du récit arrive alors. Ne parlons pas d'instant sublime, malgré la prodigieuse lumière qui émane du graal, car personne ne montre de respect pour les objets qui passent sous les yeux. Nous avons affaire à un cortège énigmatique, et non à une procession solennelle et sacrée.

Pendant le repas de Perceval et du Roi infirme, survient d'abord à travers la pièce un jeune homme tenant entre ses mains une lance toute blanche. Cette couleur très rare à propos d'une lance a sans doute un sens¹¹. Le plus extraordinaire c'est qu'une goutte de sang descend en

¹⁰ Voir M. Eliade, *Forgerons et alchimistes*, n. éd, Paris, 1977; Elisabeth J. Birk, "Le forgeron lacustre, "an inconsistent legend" ?, dans *CCM*, t. 35, 1992, p. 3-25.

¹¹ Cette notation veut sans doute dire que la lance est faite en fer pur, dit aussi fer doux, ou bien recouverte d'étain comme l'actuel fer blanc, car autrement elle serait de

permanence de la pointe de la lance jusque sur la main du porteur. La lance saigne donc comme un corps blessé, comme un être vivant affligé d'une plaie ouverte. Ce n'est pas un ruissellement de sang, mais seulement un suintement, un écoulement lent, goutte à goutte. Ce spectacle ne manque pas de beauté : le rouge se détache sur le blanc. Il y a là, comme on le devine, un prodige qui heurte la raison. Chrétien de Troyes use du mot de *mervoille*. Pourquoi cette perpétuelle exsudation ? Pourquoi ce sang qui perle indéfiniment ? Pourquoi ce déplacement de la lance, arme de guerre, à travers une paisible salle à manger ? Où va-t-elle ? Nous tenterons tout à l'heure de répondre à ces questions. Observons simplement que la lance qui saigne vient en tête du cortège. Elle ne passe qu'une fois.

Derrière la lance suivent deux jeunes hommes qui portent chacun un chandelier d'or à dix branches. Laissons ce détail secondaire et qui tient peut-être au fait que pendant ce repas du soir la nuit est tombée et qu'il faut donc un éclairage. Remarquons que le luminaire ici est somptueux et arrivons au second grand mystère de la scène, à savoir le graal.

Une jeune femme avance portant entre ses mains un graal. Par sa forme le mot ne semble pas appartenir au fond commun de la langue d'oïl. Les emplois du mot sont très rares avant Chrétien. On n'en trouve que deux exemples : un dans la version décasyllabique du *Roman d'Alexandre* au sens de "écuelle", un autre, au sens de "récipient" dans la chanson de *Girart de Roussillon*, d'ailleurs écrite dans une langue composite. L'étymologie et l'histoire du mot ne sont pas sûres¹². Le *FEW* propose comme étymon **cratalis*, issu de *cratis* "claie, treillis d'osier à claire-voie". Le mot aurait désigné divers objets rustiques : écuelles, plats, jattes, terrines, baquets, auges. Malheureusement, ferai-je observer, ces objets ne sont jamais faits en osier. Ils sont fabriqués avec d'autres matériaux, notamment le bois et l'argile. On peut donc se demander si l'étymologie proposée n'est pas erronée.

couleur grise. En tout cas, cette couleur anormale attire les regards et témoigne, si je me n'abuse, du caractère exceptionnel de la lance

¹² Voir sur le mot *graal* en dernier lieu M. Roques, "Le nom du graal", dans *Les romans du graal dans la littérature des XIIIe et XIIIe siècles*, Paris, éd. du CNRS, 1956, p. 7-14; C. Th. Gossen, "Zur etymologischen Deutung des Grals", dans *Vox Romanica*, t. 18, 1959, p. 177-219.

C. Th. Gossen a pensé à un autre étymon, qui serait **cratale*, issu du croisement du mot *crater* "vase à boire" et de *vas garale* "récipient à sauce" (le *garum* des latins). Mais ici encore cette étymologie très ingénieuse et très compliquée paraît difficile à admettre, car les premiers emplois en ancien français montrent clairement que le sens du mot n'a rien à voir avec *crater*, le vase à boire. Le graal n'est pas un hanap. Il n'est pas non plus un saucier. Convenons que l'étymologie du mot nous échappe. Dans la *Première Continuation* (ms. T, v. 9649-50) et dans un texte latin du début du XIII^e siècle écrit par Hélinand de Froidemont le mot désigne incontestablement un plat creux d'assez grande contenance, pouvant même contenir des têtes de sanglier¹³. On ne peut rien dire de plus sur ce terme dont l'étymologie, l'emploi en ancien français et le sens précis sont un peu mystérieux.

Beaucoup d'ambiguïtés entourent ce graal. A quoi sert-il ? Pourquoi passe-t-il à plusieurs reprises ? Ce graal qui va et vient aurait-il eu dans la source dont s'est servi Chrétien un caractère magique, incomplètement effacé par notre auteur ? On est en droit de se le demander. Un peu plus loin on apprend qu'une hostie se trouve à l'intérieur du graal. Le texte parle alors de *l'oïste qui el graal vient* (v. 6428), mais le sens de *venir* n'est pas net. Faut-il comprendre "est apportée" selon l'interprétation traditionnelle ? Ou bien "est produite", comme le voudrait J. Frappier, qui croit que le graal est un vase d'abondance faisant naître l'hostie ? Cette dernière interprétation semble difficile à admettre. M. Delbouille dans une note très raisonnable a rappelé que le sens le plus plausible du mot *vient* serait "s'approche, est apportée"¹⁴.

En voyant le transport répété du graal, et l'emploi du verbe *servir* constamment fait à son sujet¹⁵, on s'étonne. On saura plus tard que le graal et l'hostie sont portés au très vieux roi, père du Roi Pêcheur. On nous dit alors que le graal est *sainte chose* (v. 6209). Ce qualificatif complique singulièrement les choses. Comment un plat banal pourrait-il être qualifié de *saint* ? Le graal n'appartient à aucune liturgie religieuse. Inversement, comment un récipient religieux ou un vase sacré pourrait-il

¹³ Voir J. Frappier, *Chrétien de Troyes et le mythe du graal*, Paris, 1972, p. 7-8.

¹⁴ Voir M. Delbouille, "A propos de *l'oïste qui el graal vient*", dans *Revue de linguistique romane*, t. 31, 1967, p. 300-307.

¹⁵ Voir les vers 3292-93 (*Ne li vallés ne demanda Del graal cui on en servoit*), v. 3302 (*Ne ne set pas cui l'en en sert*), v. 6413-14 (*Et quant del graal ne seüs Cui l'en en sert*), v. 6419 (*Qu'il est fix a celui roi Qu'en cel graal servir se fait*).

être porté par une femme ? De surcroît, si un objet religieux traversait la salle, pourquoi les spectateurs ne lui manifesteraient-ils pas le moindre respect ? Ici l'indifférence du Roi Pêcheur est manifeste. Point de signe extérieur de piété, point de génuflexion ou de signe de croix devant la *sainte chose*. De quelque côté qu'on se tourne pour tenter de comprendre le graal, on se heurte à des difficultés considérables.

Ce n'est pas tout. Les critiques ont rompu des lances pour savoir ce que voulait dire la grande clarté produite par le graal (v. 3220) ou encore *le graal trestot descobert* (v. 3301). Est-ce un graal "sans couvercle", sans rien qui le recouvre" ou bien un graal "bien apparent, bien visible" comme l'a suggéré J. Frappier et comme l'a admis W. Roach dans le glossaire de son édition (éd. cit., p. 327). Ici encore on peut hésiter. On doit dire que le sens le plus naturel serait de comprendre "sans couvercle". L'interprétation de J. Frappier me semble un peu forcée.

Une dernière personne figure dans le cortège : c'est la porteuse du plat à découper les viandes, le *tailleoir*, comme on disait. Si le graal était en or (v. 3233) et se trouvait paré de pierres précieuses (v. 3334), le tailleoir, lui, est en argent (v. 3231). Là encore la présence de métaux aussi précieux surprend. Elle est contraire aux usages du temps pour des plats qui appartiennent à l'ordinaire des jours. Le luxe somptueux de ce service de bouche étonne. On devine que les deux femmes du cortège portent des plats qui doivent servir à l'alimentation de quelqu'un. Mais si le vieux roi ne se nourrit que d'une hostie pourquoi la placer dans un graal, et non dans un ciboire ? Si cette hostie n'était pas consacrée, comment le vieux roi pourrait-il être maintenu en vie ? Puisqu'il ne consomme qu'une hostie depuis douze ans (v. 6429), est-il nécessaire qu'un tailleoir soit présent dans le cortège ? Comme on voit, une foule de questions délicates se posent avec insistance. Il est malheureusement impossible d'y répondre.

8) Les questions

Un autre mystère : il est sans cesse répété que Perceval reste muet sans poser les deux questions fondamentales "Pourquoi la lance saigne-t-elle ?" et "Quelle personne sert-on avec le graal ?". Nous saurons plus tard que s'il avait posé ces deux questions, le roi infirme aurait été guéri et que des malheurs à venir (des deuils, une guerre future) ne se seraient pas produits. Que veulent dire ces questions ? Auraient-elles ipso facto

une valeur magique ? Ou bien doivent-elles permettre à Perceval d'apprendre un secret ? Quoi donc ? Il faudra essayer de comprendre ce rite des questions ? Dans l'immédiat tout reste mystérieux. On apprendra plus tard la réponse à une des questions. On saura que le graal est porté à un vieux roi qui s'avère l'oncle maternel de Perceval (v. 6415-6419). Perceval apprend donc à l'avance par la bouche de l'ermite la réponse à une des deux questions qu'il devait poser.

9) Punition de la maladresse de Perceval

Le silence de Perceval n'était pas attendu des habitants du château. La maladresse du héros est vite sanctionnée. Le lendemain matin plus personne ne se montre pour aider le chevalier à revêtir son armure et pour le saluer au moment de son départ. Les habitants du château restent invisibles. Comment interpréter leur disparition ? Il est évident qu'ils sont dépités de l'échec du héros qui n'a pas posé les questions libératrices. Mais le problème est de savoir s'ils se cachent ou s'ils sont devenus invisibles. Les critiques se sont posé la question et ils ont donné des réponses contradictoires. Si le château du graal peut apparaître et disparaître au gré de la volonté des habitants, cela aurait une signification. Cela voudrait dire qu'il s'agit d'un château féérique, d'un château de l'Autre Monde. Nous aurions affaire ici à des êtres surnaturels. Sinon, nous restons dans le monde des hommes. Le sens que l'on donne ici à leur disparition a des incidences importantes pour l'interprétation de l'ensemble du récit.

10) La découverte du nom

Dernière énigme du roman : Perceval découvre son nom peu après son échec au château du graal. On lui demande comment il s'appelle. Il *devine*, nous dit le texte (v. 3574) et il répond "Perceval le Gallois". Aucune explication ne peut être donnée pour justifier cette intuition. Nous sommes là en plein irrationnel. Pourrait-on essayer d'en rendre compte ? Il faudra tenter de le faire.

II. LA DYNAMIQUE DU RÉCIT

Si l'on scrute minutieusement le texte, si l'on prend garde aux pierres d'attente, aux jalons habilement posés de loin en loin par l'auteur, on peut deviner le mouvement du récit et comprendre certaines des énigmes du roman. Tentons brièvement d'aller du connu à l'inconnu, du probable au douteux.

1) La découverte de l'identité du héros et de son lignage

On se souvient du point de départ : la famille de Perceval, qui appartient à un bon lignage (v. 416-419 et 424-25), a été victime d'une série de malheurs : blessure et infirmité du chef de famille (v. 435-37), appauvrissement (v. 438-441), fuite pour se réfugier dans un manoir isolé au coeur de la *forest gaste* (v. 451) en raison d'agressions commises contre les nobles après la mort du roi Uterpendragon (v. 442-454), décès accidentel des deux aînés (v. 459-476), finalement mort du père de Perceval (v. 481). Ces malheurs appartiennent à un passé récent. Au début du roman il ne reste plus que Perceval et sa mère, c'est-à-dire une veuve et un jeune adolescent. Très vite, apparaît un nouveau malheur : au moment du départ en aventures du héros, sa mère s'effondre (v. 625). Elle tombe morte, ne pouvant supporter la solitude et la séparation avec ce fils tant aimé, unique rejeton de la famille. Sans le savoir, le héros au commencement de sa vie de chevalier errant devient donc un orphelin. Il a perdu tous les siens. Son isolement est grand.

Au fur et à mesure que progresse l'action, le jeune homme se révèle un héros exceptionnel. Il réussit là où tous les autres avaient échoué. Il triomphe d'adversaires très valeureux. Mais très curieusement il ignore son nom. Même si cela est peu vraisemblable, prenons le texte comme il est. Acceptons cette donnée et essayons de comprendre la situation. Lors de son arrivée et de son échec au château du graal, Perceval ignore encore son nom. Il le découvre (le texte nous dit qu'il le *devine*) aussitôt après, au vers 3574.

Les critiques qui ont voulu justifier cette "découverte" et qui ont soutenu que Perceval découvrait alors sa personnalité, qu'il avait l'intuition d'une responsabilité, d'une faute n'ont pas pris garde que la découverte du nom est sans la moindre conséquence psychologique et morale pour Perceval. Le changement ne s'opère que bien plus tard chez l'ermite : alors Perceval pleure et se repent.

Si l'auteur cache le nom du héros pendant les 3000 premiers vers et ne le révèle qu'à ce moment, c'est parce que nous sommes alors à un tournant du récit. Le héros a un nom. On lui suggère qu'il n'est plus seul au monde, qu'il a encore une famille, puisqu'une cousine germaine se découvre à lui (v. 3600). On lui apprend qu'il a subi un échec fâcheux au château du graal. On l'instruit du rôle qu'il devrait jouer pour guérir le roi infirme. Plus tard, grâce aux révélations de l'ermite il apprend que sa famille maternelle se trouve au château du graal, que le vieux roi est son oncle, que le roi infirme est son cousin germain. Perceval sait maintenant qu'il s'insère dans un lignage. N'essayons pas d'aller trop loin dans les identifications. Ne prétendons pas que la jeune femme qui porte le graal est la cousine germaine rencontrée ensuite dans la forêt. Ce serait une affirmation sans preuve. Acceptons d'ignorer ce que nous ne pouvons savoir. Contentons-nous de dire que le héros a sans aucun doute une mission à remplir pour venir en aide aux habitants du château du graal.

2) La mission du héros

Qu'attend-on de Perceval ? S'il a été accueilli si favorablement dans un château mystérieux, apparemment invisible, c'est parce qu'on a besoin de lui.

On comprend vite que les maîtres de ce château ne peuvent plus assurer la fonction guerrière qui est requise des rois. Certes, les dignitaires du château imposent le respect puisqu'ils ont la dignité royale. Mais leurs forces sont très compromises. Le vieux roi est un être diaphane qui se trouve aux frontières de la mort et qui semble maintenu miraculeusement en vie. Le Roi Pêcheur est impotent. Ses membres inférieurs sont paralysés. Ses serviteurs sont obligés de le porter. Faute de pouvoir aller à la chasse comme font les hommes valides, il en est réduit à pêcher à la ligne.

A-t-on jamais dit combien ce divertissement de pêcheur à la ligne est dérisoire pour un roi ? Ce roi qui n'affronte pas l'épieu à la main des animaux sauvages, ce roi incapable de conduire une armée au combat n'est qu'un pseudo-roi, qu'une image très affaiblie d'un roi. La Demoiselle Hideuse annonce des malheurs à venir et suggère des guerres et des combats cruels (v. 4678-82). Peut-être que l'adversaire qui jadis a blessé le roi, qui l'a rendu infirme au cours d'une bataille songe à reprendre les hostilités puisqu'on nous annonce confusément une invasion,

des dévastations et des morts prochaines. Des ennemis vont assurément s'attaquer à ce royaume sans défenseur. Le Roi Pêcheur, de surcroît, n'a pas de descendant, pas de fils pour lui succéder. Il n'est pas marié, et avec lui la lignée s'achève. La venue d'un héros vigoureux, d'un héros libérateur est nécessaire. Rappelons que Perceval appartient à la même famille. S'il apporte de l'aide à son lignage, c'est tout à fait naturel. Personne ne peut le faire mieux que lui. Mais dans tous les romans il n'est pas possible de mettre très vite un terme au récit. Tout au contraire, il faut retarder le dénouement. Chrétien est mort avant d'avoir achevé son roman, avant d'avoir ramené Perceval au château du graal. Mais sans nul doute, c'est Perceval, et personne d'autre, qui devait venir au secours des siens. Nul hasard si à la fin de l'épisode de la Demoiselle Hideuse Perceval s'engage à chercher le château mystérieux et à poser les questions concernant la lance qui saigne et la personne servie par le graal (v. 4727-40). C'est le signe qu'il reviendra ¹⁶.

3) Les questions à poser

Chrétien répète à plusieurs reprises que le héros devait poser des questions ¹⁷. En fait, il n'y a que deux questions à poser : pourquoi la lance saigne d'une part, qui on sert avec le graal d'autre part. Comme on voit, aucune question ne porte sur le graal. Il ne faut pas demander ce qu'est le graal ou à quoi sert le graal. Les critiques modernes qui ont tendance à surestimer la place du graal dans le roman le regrettent peut-être. Mais il en va ainsi. Aucune interrogation ne porte sur la nature ou la fonction du graal. Il est simplement question de la personne que l'on nourrit avec le graal et puis de la lance qui saigne. C'est tout. Cela suffit à nous donner une certaine idée de la tâche qui attend Perceval. Une réponse nous est d'ailleurs donnée au sujet de la deuxième question. L'ermite informe son pénitent que le roi servi par le graal est le propre oncle de Perceval. Le romancier n'a pas attendu la fin du roman pour nous donner la réponse.

¹⁶ De même, à la fin de l'épisode de Blanchefleur, Perceval promet de revenir : *Einsi a la voie se met / Et le revenir lor pramet* (v. 2933-34). Signe évident que pour Chrétien le retour du héros vers son amie devait se faire à la fin du roman ! Après avoir triomphé de toutes les épreuves, Perceval doit revenir et épouser Blanchefleur.

¹⁷ Cf. pour la première question les v. 3552-53, 4656-58, 6375-77; pour la seconde question les v. 3568-69, 5659-61, 6379-80, 6413-14.

Le motif des questions libératrices peut s'interpréter de deux manières. On peut prendre le texte au pied de la lettre et penser que le simple fait de poser les questions suffirait à dissiper un enchantement pesant sur le château. C'est ainsi que R. Sh. Loomis l'a compris¹⁸. C'est ce qui se passe dans le *Parzival* de Wolfram. Alors que le silence tue, la parole sauve. Le silence révélerait l'indifférence, les questions, l'intérêt pour les autres et la charité. Mais cela ne suffit pas. Avouons que s'il suffit de poser une question sans rien faire d'autre, la structure du récit en souffrirait. On s'attend à autre chose. On espère une suite, une action de Perceval au service des rois de sa famille à la fois affaiblis et menacés.

Je crois qu'il faut aller plus loin dans la réflexion sur le rôle des questions. Elles ont pour finalité essentielle de faire connaître au héros les malheurs qui ont frappé cette famille. La question sur la lance qui saigne l'informerait sans doute de la blessure inguérissable de son hôte, le Roi Pêcheur. La seconde question lui apprendra que le vieux roi aux portes de la mort, soutenu par une simple hostie, est son oncle maternel. Il faut que le héros prenne l'initiative de poser les deux questions. On ne veut pas tout lui apprendre. La mise à l'épreuve s'impose. S'il réussit ce premier test, il sera alors digne d'un plus haut destin. Poser la question, c'est accomplir un rite préliminaire, probatoire. Une haute entreprise, une aventure dangereuse suivra sans doute peu après. C'est elle qui qualifiera le héros pour succéder au roi du château.

Nous sommes assurément obligés d'extrapoler et de présenter sur ces derniers points des hypothèses puisque le texte reste muet. Nous en convenons bien volontiers. Mais nous faisons remarquer que nous ne faisons pas violence au roman, que nous en respectons toutes les données. Nous nous contentons d'ajouter des choses absentes du texte pour tenter de comprendre ce qui nous est encore caché.

Le roi infirme semble avoir reçu un coup félon. Le texte ne le dit pas explicitement. Mais l'arme de jet qui a frappé le roi le suggère (v. 3509-3515). J. Marx estime avec justesse que le motif du coup félon est déjà présent chez Chrétien¹⁹. Les preux ne combattent pas à distance. L'adversaire qui a lancé de loin un javelot sur le roi n'avait sans doute pas

¹⁸ Voir R.Sh. Loomis, *Arthurian Tradition and Chrétien de Troyes*, 3e éd., New York, 1961, p. 383.

¹⁹ Voir J. Marx, "Le thème du coup félon et le roman de Balain", dans *Le Moyen Age*, t. 72, 1966, p. 43-57.

osé l'approcher de près. C'était donc un lâche et un traître. L'auteur du coup félon n'a pas encore expié son forfait. Cet ennemi implacable du lignage de Perceval médite encore quelque agression. Il faut donc combattre et abattre ce méchant.

Est-ce un pur hasard si l'on remet au héros une épée prodigieuse lors de son passage au château du graal ? Plusieurs textes, le *Peredur*, le *Perlesvaus*, et surtout pour la perspective qui est nôtre la *Continuation* de Manessier nous montrent le héros châtiant l'ennemi du lignage. A la fin de la *Continuation* de Manessier, lorsque Perceval a coupé la tête du méchant Partinal de la Rouge Tour le Roi Pêcheur se trouve guéri : il saute sur ses jambes ²⁰. Il n'est plus impotent ! Même si la fin du texte de Manessier est en partie différente, il semble licite de tirer de ce dénouement des Continuations l'idée centrale de la victoire de Perceval sur un ennemi de son lignage. N'essayons pas d'aller plus loin dans les conjectures. Ne mélangeons pas, comme le fait Loomis, des textes d'inspiration et de structure différentes, ne faisons pas des amalgames hétérogènes pour imaginer ce que Chrétien n'a pas dit. Il suffit d'observer que le *Conte du Graal* présente des indices convergents qui suggèrent la nature de la mission de Perceval.

III MYSTÈRES TROUBLANTS

Il reste, toutefois, dans le *Conte du Graal* des mystères troublants, difficiles à élucider. Relevons-les rapidement.

1) La lance qui saigne

Sans doute, il n'est pas facile de prendre parti sur la lance qui saigne. Certains érudits ont soutenu que c'était la lance de Longin, cette relique que le Moyen Age a mentionnée à diverses reprises. De fait, dans l'oeuvre de Robert de Boron, dans toutes les *Continuations* en vers la lance qui saigne est identifiée avec la lance de Longin qui a percé le flanc du Christ. Mais en va-t-il ainsi chez Chrétien ? On peut en douter.

Aucun signe de respect particulier envers cette lance chez les assistants ! Ce serait bien surprenant si s'agissait d'une relique aussi précieuse ! En outre, Chrétien ne nous a pas habitués à placer des objets

²⁰ *Li rois a grant joie et a feste / Est maintenant sailliz en piez / Et se senti sains et haitiez* (éd. W. Roach, t. V, v. 41878-80).

sacrés dans les romans arthuriens et encore moins des objets d'une valeur symbolique et mystique aussi importante que la lance de la Crucifixion. Autre objection: pourquoi porter une lance sacrée à l'heure du repas ? Nul ne pourrait l'expliquer. Ce serait incongru. Quel intérêt à faire poser une question à Perceval sur la lance si c'était une relique sans rapport avec les malheurs qui se sont abattus sur la famille du château ? Je crois que cette dernière objection est forte. Enfin, comment une lance sacrée pourrait-elle détruire tout le royaume de Logres ? On n'a jamais vu une relique devenir un instrument de châtement. Plus on réfléchit, plus on trouve de raisons qui militent contre l'interprétation chrétienne de la lance.

Faut-il pour autant adhérer aux idées de Brown, reprises par Loomis et par d'autres, et croire qu'on ait affaire à une lance foudroyante, analogue à celle du dieu Lug dans plusieurs textes celtiques ? Des difficultés apparaissent si l'on cherche à expliquer ainsi la lance du texte, par simple référence au monde celtique. La lance de Lug est flamboyante, et non sanglante. Elle n'a jamais été portée en procession. Que viendrait-elle faire au château du Roi Pêcheur ? Loomis ne répond pas à ces questions essentielles. Il se borne à juxtaposer des textes de tous les temps et de tous les lieux, y compris des versions tardives, sans se soucier de chronologie et sans craindre les amalgames. Jean Marx propose de croire que "la lance saigne parce qu'elle a frappé le coup félon et depuis qu'elle l'a frappé" ²¹. L'idée est belle, profonde. Nous y reviendrons, mais il ne faut pas soutenir en même temps que la lance est aussi la lance terrible du monde celtique et également la lance de Longin, relique sainte ²². On n'éclaire pas le problème en pratiquant le syncrétisme. On le complique, au contraire, en additionnant toutes les théories.

Si l'on évite de chercher de pseudo-sources à notre texte, trois hypothèses sont possibles pour essayer de comprendre la cruentation de la lance. Ou bien la lance qui saigne est la lance du Roi Pêcheur, et elle saigne depuis que le roi a été blessé et qu'il est devenu infirme. Elle pleure le sang versé. Ce serait un phénomène de magie sympathique. Ou bien cette lance servira à châtier celui qui a blessé le roi. Ou bien elle saigne depuis qu'elle a frappé le coup fatal. Les deux dernières

²¹ *La légende arthurienne et le Graal*, Paris, 1951, p. 261.

²² Voir *Nouvelles recherches sur la littérature arthurienne*, Paris, 1965, p. 39 et p.

explications peuvent naturellement se fondre l'une dans l'autre. Si cette lance était celle du vainqueur du roi, elle pourrait se remettre à saigner chaque fois qu'elle repasse devant la victime qu'elle a blessé. Nous aurions alors une variante de la vieille croyance magique selon laquelle le sang se met à couler lorsque meurtrier et victime se trouvent en présence.

A vrai dire, normalement c'est le cadavre du mort qui saigne quand il se trouve en présence du meurtrier. Toutefois on trouve dans la littérature médiévale des épées qui saignent depuis qu'elles ont frappé un coup redoutable. Personne ne peut les empêcher de saigner ²³. L'hypothèse la moins naturelle, à mon avis, est de croire qu'il s'agit de la propre lance du Roi Pêcheur. La lance de la victime n'a guère de raison de saigner. En revanche, la lance qui aurait frappé le roi pourrait continuer de saigner. Ce serait là une explication plus vraisemblable, plus conforme aux anciennes mentalités magiques.

Elle serait en même temps un mémorial de cette blessure ancienne, et elle serait portée en tête du cortège pour rappeler cette sinistre mésaventure, afin de susciter un vengeur. Il n'est pas contradictoire de penser que la lance qui a frappé le roi serait la seule à pouvoir abattre l'ennemi du lignage. On trouve parfois dans les romans arthuriens des scènes où un personnage ne peut périr que d'une seule façon, avec une seule arme.²⁴ Il n'est pas absolument nécessaire de croire que la lance qui saigne doit servir à tuer l'ennemi du lignage. Après tout, Perceval dispose de sa propre lance, de sa propre épée, et en plus on lui donne une épée merveilleuse, qui se brisera, il est vrai, au moment décisif. Mais il semble raisonnable de penser que la lance qui saigne a quelque chose à voir avec la blessure passée du Roi infirme, avec les malheurs qui ont affligé cette famille. Cette lance rappelle un malheur ancien.

Dans le *Peredur* à la vue de la lance sanglante tout le monde se met à se lamenter et à gémir ²⁵. Il en va de même dans le *Parzival* ²⁶. Wolfram

²³ Voir le Chevalier aux deux épées, v. 6345-54 et 10684-725.

²⁴ Dans la *Vengeance Raguidel* celui qui a tué Raguidel ne peut être mis à mort que par le tronçon de sa propre lance (v. 192-193 et 5134-41. Voir aussi l'aventure de Cliget dans les *Merveilles de Rigomer* : il ne réussit à tuer un redoutable adversaire qu'avec une seule arme, un tronçon de lance arraché du corps de son ennemi (v. 9480-90).

²⁵ Voir les *Mabinogion*, trad. J. Loth, n. éd., Genève, 1975, II : deux hommes portent "une lance énorme; du col de la lance coulaient jusqu'à terre trois ruisseaux de

nous dit : "Tous les assistants dans la vaste salle se mirent à pleurer et à pousser des cris". Quand le porteur de la lance disparaît, il ajoute : "Alors cessèrent les lamentations que, dans leur désespoir, poussaient tous les assistants. La lance que le page portait avait ravivé leur grande douleur". On pourrait citer encore un passage du roman de *Jaufre*, où des lamentations rituelles évoquent le malheur qui a frappé la collectivité (v. 3826-30 et 5018-50). Dans le *Conte du Graal* il n'y a pas de gémissements collectifs. On reste plus digne. Mais à mon sens l'ostension de la lance rappelle publiquement la souffrance du roi et le malheur survenu aussi au royaume. Comme dans *Jaufre*, on attend que vienne un héros libérateur pour punir l'auteur du forfait et redonner vie à ce royaume non pas mort, comme le croyait à tort Pauphilet, mais vidé de force, paralysé, devenu quasiment fantomatique. Les réflexions que je viens de présenter ont essayé de rendre compte de la structure et du sens du texte. Elles ont permis d'écarter, me semble-t-il, des considérations arbitraires et erronées, des hypothèses fantaisistes que rien ne soutient dans l'oeuvre. Mais elles ne permettent pas de tout expliquer. Des obscurités demeurent. Essayons d'en faire rapidement le tour.

2) L'arme du coup félon

Une difficulté concerne l'arme qui a blessé le roi. Il est question chez Chrétien d'un javelot (v. 3512), et non d'une lance. Tous les manuscrits s'accordent sur ce point. Or l'arme sanglante portée chez le Roi Pêcheur s'appelle une lance. Il semble donc malaisé d'identifier la lance qui saigne avec l'arme qui a porté le coup félon. Des érudits n'ont pas hésité, toutefois, à le faire. Ils ont fait remarquer que le mot *lance* a un rapport étymologique avec le verbe *lancier* et que ce terme pourrait s'appliquer à une arme de jet aussi bien qu'à une arme d'hast. Jean Marx

sang. A cette vue, toute la compagnie se mit à se lamenter et à gémir" (p. 64). Ensuite, deux pucelles portent un grand plat "sur lequel était une tête d'homme baignant dans le sang. La compagnie jeta alors de tels cris qu'il était fatigué de rester dans la même salle qu'eux" (p. 65).

²⁶ Trad. A. Tonnelat, t. I, p. 202 et 203. Rappelons que chez Wolfram c'est la lance empoisonnée d'un païen qui a blessé Amfortas dans ses parties viriles (t. II, p. 44). La lance saigne parce qu'on la met dans la blessure d'Amfortas pour tenter de calmer ses souffrances.

estimait qu'il n'y avait pas de différence essentielle entre la lance et une arme de jet car dans les textes celtiques les lances sont assez souvent lancées comme des javelots.

Toutefois, on éprouve quelque gêne à suivre cette interprétation. Si l'on regarde les emplois du mot *lance* dans le dictionnaire de Tobler-Lommatzsch (V, 118), on découvre que le sens de "javelot" est tout à fait exceptionnel. Seulement deux exemples ont ce sens assuré. Un maître de la langue comme Chrétien ne confond pas une lance, d'ailleurs longue et lourde, impossible à jeter, avec un javelot court et léger. W. Nitze déjà a refusé d'identifier la lance et le javelot. Je crois qu'il a réagi avec prudence et qu'on ne saurait croire à l'indétermination, à la confusion de deux termes aussi différents. Une lance ne saurait être confondue normalement avec un javelot.

3) La lance destructrice

Autre problème. Comment concilier la lance qui saigne au château du Roi Pêcheur et la lance destructrice évoquée aux vers 6168-71 ? Comment comprendre la menace qui pèse sur le royaume de Logres ? Toutes les théories présentées butent sur ce mystère. Faut-il répondre que la menace terrifiante ne se réalisera pas forcément. De toute façon, le fait qu'elle soit possible suggère que la lance a un pouvoir redoutable. Donnerait-elle infailliblement la victoire à celui qui la possède ? Mais alors il faut supposer qu'un roi conquérant, qu'un envahisseur s'en emparera et ravagera tout sur son passage. Pourquoi un peu plus loin le roi d'Escavalon veut-il détenir la lance qui saigne et demande-t-il à Gauvain de se mettre à sa recherche et de la lui rapporter (v. 6156-6167) ? Est-ce pour s'attaquer ensuite au royaume du Roi Pêcheur ? Le roi d'Escavalon aura-t-il quelque chose à voir avec le coup félon ? Autant de questions que l'on peut poser sans pouvoir y apporter de réponses assurées. Y aurait-il sur ce point un vieux souvenir des lances redoutables, quasiment magiques de la littérature celtique ? On pourrait le croire. Les partisans de la thèse celtique ont ici un net avantage sur leurs adversaires. Il faut le reconnaître. Mais on voit mal le lien entre la lance portée en cortège chez le Roi Pêcheur et une lance destructrice ravageant un pays entier. Le mystère reste épais.

4) Le graal

Sur la nature et la fonction du graal les obscurités sont impénétrables. La critique moderne a-t-elle eu raison de faire du graal le centre sublime du roman ? J'en doute un peu chez Chrétien. Certes, l'oeuvre s'appelle *li contes del graal* (v. 66). Mais le titre peut chercher à piquer la curiosité par un détail énigmatique comme dans le *Chevalier au lion* ou le *Chevalier de la charrete* ou encore le *Chevalier aux deux épées*. Dans le *Peredur*, comme on sait, il n'y a point de récipient appelé graal. On voit apparaître un plat dans lequel se trouve une tête d'homme toute sanglante. Le titre du roman vient simplement du nom du héros. Titre semblable dans le *Parzival* de Wolfram, où pourtant la scène du graal offre à nos yeux un spectacle grandiose. On peut donc se demander si vraiment le graal est l'essentiel du roman, si la lance sanglante ne serait pas plus importante. Mais je ne voudrais pas passer pour un ennemi du graal, pour un rationaliste étroit essayant de rabaisser ce fameux réceptacle au sujet duquel des générations d'hommes ont rêvé. Je me borne à faire ici cette suggestion furtive et je m'arrête donc sur ce terrain glissant, qui risquerait de devenir un champ de bataille.

Une ambiguïté fondamentale plane constamment sur le graal de Chrétien. C'est un récipient exceptionnel par les matériaux qui le constituent. Il est fait en or et il est orné de pierres précieuses (v. 3232-39). Il a, d'autre part, une fonction très noble puisqu'il porte une hostie (v. 6422). On comprend que l'ermite le qualifie de *sainte chose* (v. 6425). Mais en même temps l'auteur suggère l'existence d'autres réipients appelés graal. La première fois qu'il en parle, il emploie l'article indéfini *un graal* (v. 3220). Il ne dit pas *le graal*. L'article indéfini ravale l'objet au rang des choses communes. Le graal entre dans une série. Il n'est plus un objet unique.

Rappelons, de surcroît, qu'un graal n'est pas un vase sacré. C'est un récipient modeste de la vie quotidienne. La présence d'une hostie surprend. Normalement pour le transport d'une hostie on use d'un vase spécial, d'un vase liturgique appelé pyxide. Impossible ici de confondre le graal avec un ciboire ou une pyxide, car l'ermite indique que l'on s'attend à trouver dans un graal de grands poissons, un saumon, un brochet, une lamproie (v. 6421). Dès lors, la présence d'une hostie est une singularité incompréhensible.

Soutenir que cette hostie n'est pas consacrée, comme l'ont fait certains critiques, c'est entrer dans d'autres difficultés. Comment la vie du vieux roi serait-elle prolongée avec une minuscule hostie non consacrée ? Pour qu'il vive avec cette simple nourriture, il faudrait un miracle permanent. Il semble nécessaire que l'hostie soit consacrée. Mais en pareille situation il y a dans le transport des saintes espèces une sorte de profanation. Ce qui rachète la scène, c'est l'or et les pierres précieuses, dignes de porter le Sauveur. Mais on est en droit de s'étonner que le porteur ne soit pas un prêtre et que l'hostie soit placée entre des mains profanes, pis entre des mains de femme. A une situation si étrange on ne peut apporter aucune explication dans le monde médiéval. On doit se contenter de la relever avec surprise.

Il semble que pour réussir dans l'épreuve du château mystérieux il faille non seulement être le plus valeureux chevalier du monde (Perceval l'est assurément), mais encore avoir des vertus chrétiennes qui manquent encore au héros : l'amour de Dieu, la charité. Il faut à Perceval un approfondissement intérieur, une redécouverte de Dieu. C'est ce que suggère l'épisode de l'ermite.

Toutefois les autres romans de Chrétien ne nous avaient pas habitués à ces perspectives religieuses. Jusque là le romancier se satisfaisait de valeurs profanes. Pourquoi ce changement ? Serait-ce la vieillesse du conteur ? L'inspiration nouvelle viendrait-elle du commanditaire de l'oeuvre, de Philippe d'Alsace, qui s'apprête à partir en Terre Sainte ? Serait-ce une simple apparence, tenant au fait que l'auteur veut retarder le plus possible l'arrivée du héros au château du graal ? Ne pouvant arguer du manque de valeur de Perceval il lui resterait pour seule justification d'invoquer son éloignement de Dieu ? Il est malaisé de choisir entre ces diverses explications. S'il fallait trancher, je préférerais croire à un changement de l'inspiration du conteur. Sur ses vieux jours un homme comme Chrétien peut se tourner davantage vers Dieu, sans renoncer aux valeurs chevaleresques. Le climat de croisade des années 1180 pourrait incliner notre conteur vers des réflexions de cet ordre.

On observera que le graal ne semble pas jouer un rôle fondamental dans le roman. Personne ne le cherche. Il n'y a pas ici une quête du graal, comme on trouvera plus tard. Perceval ne cherche que le château mystérieux pour savoir qui on sert avec le graal et pourquoi la lance saigne. Autrement dit, l'important ne semble pas le graal, ni le cortège, mais l'identité du vieux roi, la personne même de l'oncle de Perceval, aux

frontières de la vie et de la mort. La fonction du graal est simplement de porter une hostie, et donc de prolonger la vie du vieux roi. Ce récipient ne paraît pas avoir de relation essentielle avec le drame qui a frappé le Roi Pêcheur et avec les menaces qui pèsent sur le pays. Le graal est, d'ailleurs, incapable de guérir l'infirme et de lui permettre de mener une vie normale. Pour la guérison du roi on a besoin d'un tiers. Si le graal était une auguste relique, on comprendrait mal qu'il soit porté par une femme. Au Moyen Age les femmes ne sont pas en contact avec le sacré. L'existence de la porteuse du graal suggère donc que le graal n'est pas un vase liturgique ni une relique de la Crucifixion dans le roman de Chrétien.

Et pourtant d'autres signes laissent croire que le graal n'est pas un élément négligeable et un détail infime dans le récit. La lumière éblouissante qui l'entoure, qui émane aussi de lui, le cérémonial avec lequel il apparaît, le cortège qui sert à le mettre en valeur, autant de traits qui montrent son éclat et son importance. S'il y a quelque chose de secondaire dans le cortège, c'est le tailloir sur lequel la critique a toujours glissé avec dédain ²⁷.

La scène étonnante du cortège nous plonge dans des abîmes de perplexité. Nous ne savons pas ce qu'est le graal, si c'est un objet ordinaire sanctifié par la présence de l'hostie, un récipient banal, un réceptacle merveilleux ou un talisman magique. Nous ne savons d'où il vient. Nous finissons par savoir où il va, mais nous ne comprenons pas pourquoi on a recours à lui pour le transport d'une hostie. Nous ignorons aussi si le lignage du château en a l'usage ou la garde, ce qui n'est pas la

²⁷ On a l'impression que c'est le même tailloir qui sert lors du découpage des viandes peu après (*Uns vallés devant als trencha / Qui a lui traite la hanche a A tot le tailloir d'argent*, v. 3285-87). Autrement dit, le tailloir resterait dans la salle et n'irait pas avec le graal chez le vieux roi. Lorsque le graal repasse (v. 3291-92), il n'est plus fait mention du tailloir ni d'ailleurs de la lance. On pourrait donc croire que le graal est seul à repasser à chaque changement de plat (v. 3299-3301). Une note habile de J. Grisward "Des talismans fonctionnels des Scythes au cortège du graal", dans *Georges Dumézil à la découverte des Indo-Européens* (Paris, 1979, p. 205-211) a essayé d'appliquer la théorie de G. Dumézil à la scène du graal. Ce critique voit dans le graal un emblème "magico-religieux", dans la lance un emblème guerrier et dans le tailloir un emblème de la fonction nourricière. On s'accordera avec lui pour la lance. Pour le tailloir qui disparaît si vite du récit, peut-on croire à une valeur symbolique ? Quant au graal chez Chrétien il ne semble pas avoir de valeur magique. Auparavant qu'en était-il ?

même chose. A considérer les questions posées on a l'impression que le vieux roi a plus d'importance dans le roman que le graal.

A regarder les objets du cortège on a le sentiment qu'il convient de les dissocier. Jean Marx voulait absolument les réunir en un groupe. Il les considérait comme solidaires. Dans une autre perspective Joël Grisward aussi ²⁸. N'est-ce point un peu abusif ? Quel rapport entre un instrument guerrier comme la lance et un objet domestique comme le graal ? De surcroît, il semble que le tailloir soit à part et qu'il serve ensuite au repas du roi infirme et de Perceval. La lance qui saigne ne passe qu'une fois, alors que le graal défile à plusieurs reprises, comme pour rythmer le repas, comme s'il avait quelque chose à voir avec l'arrivée de chaque plat. Cette étrange simultanéité a incité plusieurs critiques à supposer que le graal était dans un état plus ancien du texte un vase d'abondance. On le voit avec cette fonction, rappelons-le, dans la *Première Continuation* du graal. Si l'on est en présence d'objets sublimes qui constituent un groupe, les trois pièces de l'ensemble doivent être vénérables. Si l'un d'entre eux est profane, comme il s'avère pour le tailloir, comme il semble pour la lance, n'est-ce point un nouvel argument qui plaide contre l'interprétation religieuse du graal.

CONCLUSION

Pour conclure, je dirai qu'une indéniable structure et un mouvement d'évolution se dessinent très clairement à mon avis dans le *Conte du Graal* si l'on sait interpréter les signes, c'est-à-dire les jalons, les pierres d'attente, les annonces de l'avenir qu'un habile conteur a laissés de loin en loin dans le récit.

Quel est donc le mouvement de l'action ? Un héros jeune, apparemment sans nom et sans famille, part à l'aventure. Il semble seul au monde, mais le destin le conduit irrésistiblement vers des parents jusqu'alors inconnus de lui.

Ce lignage est chargé de gloire puisqu'il est investi de l'autorité royale, qui est la plus haute situation dans les hiérarchies terrestres. Il est aussi chargé de souffrances. Le dernier roi, le cousin germain de notre héros, est un invalide, sans descendants, qui ne peut défendre son

²⁸ Voir J. Grisward, "Des talismans fonctionnels des Scythes au cortège du graal", dans *Georges Dumézil à la découverte de Indo-Européens*, éd. par J. Cl. Rivière, Paris, 1979, p. 205-211.

royaume contre les dangers qui le menacent. Ces périls ne sont pas nettement indiqués, mais ils sont vaguement annoncés. Ils semblent proches.

En termes d'analyse folklorique on pourrait dire qu'il y a un "manque" dans la famille du Roi Pêcheur, incapable de résister aux assauts d'un ennemi ou de venger des affronts passés. L'arrivée de Perceval, l'aide que sa prouesse exceptionnelle peut apporter à cette famille démunie de défenseur permettront de combler ce "manque". Cela se produira dans l'avenir à la fin du roman. Nous ne le voyons pas chez Chrétien dont l'oeuvre est inachevée, mais nous le relevons dans la *Continuation* de Manessier. A la fin de cette dernière *Continuation* le héros retrouve une famille, s'insère dans un lignage, y prend la place qui lui revient, apporte une aide glorieuse à ses parents affaiblis, puis devient finalement roi à son tour. Ainsi la lignée royale ne s'arrête pas brutalement avec le roi *mehaignié*. A la pauvreté et à la simplicité initiales de Perceval succède donc son élévation, son accession à la condition royale. Par sa prouesse le héros a gagné un trône. Il prend la suite de ses ancêtres. Est-il plus beau destin ?

Cette structure d'ensemble confirmée par la *Continuation* de Manessier et par le *Parzival* de Wolfram semble solidement établie. La mission impartie à Perceval serait donc de se substituer au Roi Pêcheur défaillant, d'affronter les ennemis du lignage dans un combat décisif, bref de jouer le rôle d'un vengeur et d'un libérateur. Ici encore, s'il est permis d'employer des termes d'analyse folklorique, après le "méfait" du coup félon doit venir le triomphe d'un héros sympathique, l'abaissement des méchants, la punition et la "réparation du méfait". Derrière ces lignes générales, qui me semblent claires et nettes, des zones d'ombre subsistent, des mystères demeurent. Faut-il le regretter ? En laissant un récit inachevé, Chrétien de Troyes a magnifiquement donné le branle aux imaginations. Les éléments obscurs qui résistent à l'analyse sont des pousses, toujours vivantes, de rêve et de poésie.

Philippe MÉNARD